Alain Veinstein

L'INTRODUCTION DE LA PELLE\*

Terre. Feu. Lumière. Mort.

Mort. Lumière. Feu. Terre.

Un carré où court le risque. De la terre, quoi qu'il arrive. Quatre pieds de terre trouée dont les couleurs déteignent sur l'ébauche, mordent sur la main – toujours plus bas...

Ce n'est pas quatre bras

quand séduit la terre.

En arrière, en avant,

la main sans histoire –la pelle...

Déterrer, enfouir

sa charge de lumière.

... déterrer, enfouir : c'est toujours creuser.

En retour : l'innommable, l'intime – un corps ? Non, ce n'est pas un corps. Il n'y a qu'une sorte de forme arrachée qui guette un geste, un mot, pour repousser.

*... toujours la même phrase*

Avec la terre... J'ai assumé la terre. Je me suis mis à l’abri de cette étendue au-dessus de mes forces, dans la crainte qu'elle ne soit plus qu'un mot oublié.

Rien n'a été modifié.

Un trou. Des terres perdues,

pour trouver la terre.

Un feu de décharge,

pour détruire le feu.

Parmi les éléments, j'ai dû me défaire du feu, de la lumière, de la mort.

J'ai dû tourner ma mort.

Mais tandis que je me défaisais, sans gagner le *dehors*, j’imaginais le moment où je devrais *aussi* me passer de la terre.

Écrasé sous son poids, je m'exerçais à creuser, avec l'ongle, une fourmilière.

Sans un mot,

les phrases se disputent

les restes de mes lumières,

les bourdons de la mort.

Si je me suis écarté des mots,

donnant ma main à brûler,

c'était pour relever une phrase.

Mais il y a la terre – où le moindre râle (le mot *geste*, ici, n'aurait-il prise que sur une ébauche...) prendrait l'aspect d'une tornade dont la violence serait telle que rien, *rien*, ne pourrait être épargné.

\* Publié avec des gravures de Lars Fredrikson.